Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 29 (1979)
Heft: 1

Artikel: Débats : sur la thèse platonicienne de la vertu-science
Autor: Schaerer, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381135

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 111 (1979), P. 73-74

DÉBATS

(Cf. lettre de G. Boss)

SUR LA THÈSE PLATONICIENNE DE LA VERTU-SCIENCE

RENÉ SCHAERER

En consacrant ici même (*RThPh*, 110 (1978), p. 269-279) au «paradoxe socratique» les pages intelligentes et nuancées qu'on attendait de lui, M. Joseph Moreau a posé un problème que les interprètes des *Dialogues* abordent trop rarement sans doute, le problème de savoir si la vertu est, ou non, réductible à la science. Qu'il me permette, en signe d'hommage et d'amitié, d'ajouter un bref complément à son article, d'aller, si je puis dire, sur sa lancée.

M. Moreau dégage de l'œuvre platonicienne trois conceptions du bien moral:

1) une conception *utilitaire* qui dérive l'acte vertueux des dispositions naturelles du sujet et de l'éducation qu'il a reçue. C'est la thèse de Protagoras. Socrate l'écarte comme irrationnelle.

2) Une première conception socratique, selon laquelle l'acte vertueux et le profit qu'en retire l'honnête homme dérivent d'un heureux choix, fondé lui-même sur une anticipation intelligente des résultats. La pratique du bien serait donc l'objet d'une *science empirique*, signalant à l'homme vertueux son véritable avantage.

3) Une seconde thèse socratique, et proprement platonicienne, qui, sans renoncer à l'idée de la vertu-science, s'ouvrirait elle-même sur une *vision intuitive* du bien suprême et annoncerait les développements ultérieurs de saint Augustin sur la transcendance divine.

Reste une autre question, que je me pose à la suite de M. Moreau: que gagne-t-on à être vertueux? Le bon sens admet qu'il y a des justes malheureux et des injustes heureux ici-bas. C'est la thèse de Glaucon au livre II de la *République*. Socrate ne la réfute pas, comme on le croit, il la situe à un autre niveau. Il sait fort bien que le philosophe, rentré dans la caverne, sera mal reçu de ses compagnons et peut-être tué par eux (517 a). Mais il admet une justice immanente qui, en général, récompense le juste et châtie l'injuste. Le pessimisme de Glaucon n'a pas le dernier mot: le crime ne paie pas. Ici-bas, sur terre, «de son vivant» et de l'aveu «des hommes et des dieux», le juste est du bon côté. Comparons la vie à une course. Les scélérats réussissent fort bien au départ et à l'aller, mais ils échouent au retour.

Ils se retirent finalement sans couronne, « les oreilles basses », au milieu des risées. Les justes emportent le prix, en ce sens qu'ils parviennent aux plus hautes dignités, se marient et marient leurs enfants dans les conditions les meilleures. Ce ne sont pas eux, ce sont les injustes qui subissent les affreux supplices évoqués par Glaucon (613 a-e). Donc, du point de vue de la science empirique, il y a tout avantage à faire le bien. Le ciel et la terre récompensent l'honnête homme.

Si Platon en était resté là, la *République* serait, reconnaissons-le, une œuvre décevante, inachevée, contradictoire. Car enfin le bon sens proteste. Que l'optimisme moral se justifie dans le cadre d'une législation renouvelée, idéale, passe encore, mais la vie humaine n'est pas un rêve, n'est pas une œuvre d'art. Les faits sont là. Socrate, le sage des sages, fut ridiculisé par Aristophane, traduit en tribunal et condamné à boire la ciguë. Et il y a des injustes qui terminent agréablement leur vie. Si notre destin s'achève avec la mort, rien n'a plus de sens ici-bas, tout sombre dans le relatif, c'est une « aubaine » pour les méchants (*Phédon* 107 c. Cf. *Rép.* 610 d). L'examen des faits et l'image réaliste de la course ne suffisent donc pas plus a justifier la vertu. Il faut dépasser les conclusions que nous venons d'en tirer, ouvrir la porte de l'au-delà sur ce jugement sans appel que Platon évoque, à la fin de la *République*, dans l'admirable mythe d'Er. Il faut que le juste et l'injuste reçoivent tous — et non « la plupart d'entre eux » (613 d) — la rétribution qu'ils méritent. Il faut admettre l'immortalité de l'âme. Le vrai choix n'est pas empirique, il est dialectique. Si nous opérons ce choix ici-bas en fixant nos yeux sur le Bien, alors nous serons définitivement vainqueurs au jeu de la vie, comme Socrate qui, buvant la ciguë, se déclara à la fois heureux d'avoir vécu et heureux de mourir.

La division tripartite dégagée par M. Moreau se justifie donc quand on en prolonge les lignes. L'*attitude utilitaire* n'offre aucune garantie de bonheur. Certes il y a des sophistes triomphants et des tyrans heureux. Mais cette réussite apparente porte en elle sa propre contradiction. C'est ce que révèle la *science empirique*. Celle-ci engage le philosophe dans la voie d'une réflexion finalisée sur des avantages à longue échéance. Elle découvre dans le sophiste un imitateur, un fabriquant d'illusions, et dans le tyran, en droit sinon toujours en fait, « le plus malheureux des hommes » (*Soph.* fin, *Rép.* 587 e). Toutefois, elle admet encore le scandale de l'exception. Elle doit donc être dépassée, ouverte sur une *vision intuitive* et transcendante du Bien. Seule l'évasion hors de la caverne assure à l'homme vertueux, même à travers les souffrances et dès ici-bas, une certitude absolue de bonheur.